

## LA RECONNAISSANCE

Frédéric Jésus

— Oh, c'est vous, monsieur ? Je ne vous avais pas reconnu. C'est peut-être à cause de vos lunettes ; vous n'en portez pas d'habitude ? Ou bien... Pourtant je viens de croiser votre fils dans le couloir, c'est l'heure de sa leçon n'est-ce-pas ? Oui, mon nouveau collègue le trouve en progrès ces temps-ci, alors j'aurais pu faire le rapprochement, et puis non, sur l'instant je me suis demandé: "Qui est... ?" enfin, n'en parlons plus !

— Si, si, au contraire parlons en un peu, mademoiselle. Votre trouble m'intéresse. "Qui êtes vous ?" N'est-ce-pas la plus ouverte des questions qui puissent se poser entre deux personnes ? Nous ne cessons de la poser, à défaut d'y répondre vraiment.

— Vous avez raison, mais...

— Pour ma part, cependant, il n'y a pas eu de doute et je prétends même vous avoir reconnue, et l'avoir fait à ce moment précis où vous hésitez à mon sujet.

— C'est étrange, en effet, si l'on y réfléchit. Vous voulez dire : c'est comme si chacun reconnaissait l'autre pour son propre compte. Tout de même, admettez que pour vous les choses étaient plus simples. Vous venez ici chaque semaine à la même heure pour accompagner votre fils à sa leçon, et c'est moi qui vous accueille.

— Qui ?

— Moi.

— Ah !

— C'est-à-dire...

— Oui ?

— Vous êtes habitué à m'y voir.

— Nous y voilà ! Vous y voir, certes : mais vous y reconnaître, mademoiselle, de quel droit ? Il faudrait d'abord que je vous connaisse, avant de vous reconnaître.

— Mais vous me connaissez, je suis...

— Non, vous n'êtes pas celle qui m'accueille chaque semaine à la même heure lorsque j'accompagne mon fils à sa leçon. Tout d'abord, votre existence ne se résume pas qu'à cela, j'en fais le pari facile. Ensuite vous êtes beaucoup trop ... enfin, c'est ce que je viens de dire. Et puis vous ne m'avez pas reconnu, ce qui renforce mes objections et pourrait être de nature à nous intéresser vous et moi, si vous le voulez bien, au-delà de ce qui est convenu.

— Vous exagérez.

— Bien entendu, mais vous aussi si nous en restons là.

— D'accord. Mais suis-je vraiment concernée ? J'ai l'impression qu'en celle qui ne vous a pas reconnu vous avez reconnu quelqu'un d'autre.

— Peut-être. Je dirais plutôt : je vous ai peut-être reconnue à travers quelqu'un d'autre.

— Ah oui ? "A travers quelqu'un", dites-vous... Puis-je vous demander à travers qui ?

— A travers moi-même.

— Comme c'est intéressant ! Bien, si vous permettez, monsieur, j'ai maintenant autre chose à faire que de ...

— Attendez !

— Quoi donc ?

— A travers moi, je vois aussi quelqu'un en vous que vous n'ignorez pas autant que je vous sens prête à me le faire croire. Me suivez-vous ?

— Sachez, monsieur, que la psychologie brille à mes yeux d'un talent particulier : celui de m'ennuyer dès la première phrase Me suivez-vous ?

— C'est un point commun entre nous, mademoiselle. Mais si je vous raconte dans quelles conditions il m'est déjà arrivé de ne pas me reconnaître, peut-être me présenterez-vous à votre tour cette part de vous qui, je le devine, en sait déjà plus sur ce sujet que je ne peux lui en apprendre. Acceptez-vous ?

— J'accepte, mais je vous préviens de nouveau, monsieur, que je vous tourne les talons si votre histoire m'ennuie. Quant à cette part de moi dont vous parlez, on verra bien si elle vous regarde.

— C'est entendu. Vous êtes seule juge. Voici... Il y a quelques jours, je me rendais au bureau d'assez bon matin, comme d'habitude. Vous vous souvenez peut-être des matinées claires et fraîches que nous avons eues en début de semaine, si remarquablement indemnes des épais

nuages qui venaient ensuite envahir le ciel un peu avant midi. Non ? Oui ? Peu importe. Bref, je voulais juste souligner que l'heure et la lumière n'étaient propices ni aux mirages, ni aux hallucinations. Je débattais en moi-même de l'opportunité d'ingurgiter ou non une tasse de café avant d'aller m'enfourner dans mes huit heures de stress bureaucratique, lorsque j'entends en même temps que je l'aperçois une espèce de gandin excité, tout de noir et de rose vêtu, qui me fait de grands gestes sur le trottoir d'en face en m'appelant par mon prénom. Avant que j'aie le temps de réagir, il traverse le boulevard, indifférent aux klaxons de protestation, et fonce droit sur moi, précédé d'une main allègre et d'un sourire à pleines dents. Je ne pouvais m'échapper et d'ailleurs, pour une raison encore indéfinissable, je ne le souhaitais pas. Il me fait toutes sortes d'effusions, là, en plein trottoir, sous l'œil amusé du traiteur vietnamien qui ouvrait sa boutique. Je ne vous ennuie pas, mademoiselle ?

— Pas encore, monsieur, vous pouvez continuer.

— Bon. Il a l'air vraiment heureux de me rencontrer, comme s'il avait arpenté la ville à ma recherche dans tous les sens depuis au moins une semaine. Il me lance un tonitruant : "Comment ça va, vieux ?" et il s'esclaffe sans attendre ma réponse. Et de commenter aussitôt : "Vrai, tu fais une de ces têtes ! Quoi, un deuil dans ta famille ? Tu te croyais seul héritier, et voici ton jumeau ?". Je tousse, je renifle un coup et je réussis à balbutier : "Mais non, ça va très bien. Enfin, sans vous êtes désagréable, j'aimerais bien savoir à qui j'ai le plaisir de parler avant d'aller plus loin dans les confidences familiales". Et le voilà qui rigole de plus belle : "Comment, tu veux dire que tu ne sais pas qui je suis ?" — "Non", dis-je. "Tu ne m'as pas reconnu ?", et il s'en tape les cuisses de jubilation, pendant que s'éclaire de plus en plus le visage du vietnamien, pourtant très affairé à trier ses étiquettes et à les planter avec précision au sommet de ses pains de carottes râpées et de riz cantonnais. Eh bien, mademoiselle, c'était un fait : je ne le reconnaissais pas !

— Vous ne le reconnaissiez pas... Voilà qui peut arriver, n'est-ce pas ?

— N'est-ce pas ? "Vraiment pas ?", insiste-t-il, pendant que le vietnamien appelle sa mère et lui résume l'histoire, et que le visage de la vieille se plisse de joie tout autour de ses petits yeux. "Eh bien", reprend-il, "je suis toi" et il m'envoie aussi sec dans l'estomac une ruade joviale du dos de la main. "Oui, toi-même, ton alter ego, ton ombre, ton reflet, quoi ! Ah, ça semble t'épater !". Oui, mademoiselle, le fait est que cela m'épatait considérablement...

— Oui, cela vous épatait ... Notez qu'il y avait de quoi, ou bien je n'ai pas tout suivi.

— Si, si, vous m'avez très bien suivi. A dire vrai, il n'avait pas tout à fait tort. Je le scrutai. Un petit air de famille, comme on dit, quelque chose de déjà entrevu derrière le savon à barbe du matin, certains matins. Mais pas le costume noir ni la chemise rose. Regardez-moi, ai-je l'air de...

— Oh, cela pourrait vous aller assez bien, avec une cravate à pois peut-être...

— Vous plaisantez ?

— Je plaisante.

— Donc je ne vous ennuie pas ?

— Toujours pas. Qui était-ce-donc ?

— Eh bien, moi-même !

— Vous-même ?

— Puisqu'il vous le dit ! Je veux dire : puisqu'il me le dit et que je vous le dis !

— Bon, je vous laisse .Vous étiez prévenu...

— Mais non !

— Mais si ! Bonjour à votre double !

— Lequel ?

— S'il vous plaît !

— Vous avez raison, je n'en ai qu'un seul.

— Un seul quoi ?

— Un seul double.

— Qui, alors ?

— Moi. Enfin c'est ce qu'il m'a confirmé, en retirant ses lunettes. Tout s'est expliqué. Il était heureux de m'annoncer son bonheur, qui se devait d'être bientôt le mien, si toutefois je savais m'y prendre. Il me donnait des tapes d'encouragement sur l'épaule, qui alternaient avec de chaleureuses poignées de main, comme des félicitations. Tout s'éclairait.

— Moi, je ne me trouve pas très éclairée.

— Pour ne rien vous cacher, ce n'était pas très clair pour moi non plus. Je devais avoir l'air un peu niais, au mieux un peu goguenard, et je me grattais lentement le crâne ou le menton, au choix, pendant que mon vis-à-vis rayonnait en plein trottoir et me parlait d'un bonheur contagieux. Au moins me voyait-il déjà contaminé, prétendant que j'allais bientôt lui ressembler, et il parlait et parlait avec une telle ferveur que le vietnamien et sa maman

opinaient joyeusement du chef en anticipation attendrie de ce miracle. Ah, la joyeuse scène ! Vous auriez dû être des nôtres.

— Je ne vois pas pourquoi !

— Qui sait ? Il me semble, pour ma part, que je n'en suis pas revenu. Ses mots, qui résonnent encore au fond de moi, me laissèrent là, presque converti, une paire de lunettes à la main, tout vibrant au bord du boulevard, à mi-course de mon chemin de routine, pendant que les commerçants vaquaient tranquillement à leurs rituels matinaux, indifférents, sans exception.

— Et les vietnamiens ?

— Bien vite retournés à leurs beignets.

— Mais enfin, quelles étaient les causes de cette grande joie ?

— Oh, très banales et très remarquables à la fois. Il m'a dit qu'il allait, ou que j'allais, ou que l'un de nous deux allait — il était confus à ce sujet — faire la rencontre d'une femme exceptionnelle, ou l'avait même déjà rencontrée — ce point non plus n'était pas net, ou bien il s'est obscurci depuis...

— D'où les lunettes ?

— D'où les lunettes, peut-être. En tout cas cette rencontre justifiait à elle seule, selon lui, tant d'exubérance et tant de confiance en les hasards de la vie.

— Selon lui... seulement ? Et selon vous ?

— Selon qui parle, on entend plus ou moins. Non, mademoiselle, vous allez me pousser vers les culs-de-sac de la psychologie, et me mettre hors des règles dont nous avons convenu. D'ailleurs ces règles vous donnent la parole, maintenant. Pour ce qui me concerne, j'ai achevé mon récit.

— Pas vraiment. Avez-vous rencontré cette femme ?

— Je ne sais pas. Est-ce à moi de la rencontrer ? Non, je ne sais pas. J'ai continué mon chemin vers le bureau, où s'activent habituellement une dizaine de femmes. Au soir je suis rentré chez moi où, comme chaque soir ou presque, j'ai retrouvé une femme, la même, la mère de mes enfants. Une femme, dix femmes, que dire ? Sur les deux ou trois milliards de femmes que compte la planète, ces échantillons ne sont pas statistiquement significatifs, comme on dit... Et vous, mademoiselle, que je croise aussi, malgré vos hésitations, êtes-vous, votre histoire — que j'attends — et vous-même, significatives ?

— Mon histoire n'a rien à envier à la vôtre. Elle est tout aussi édifiante de non-sens. Ce qui la distingue surtout de la vôtre, monsieur, c'est qu'elle est authentique.

— Comment... ? Voulez-vous dire, mademoiselle, que... ?

— Je veux dire qu'elle m'est arrivée à l'état de veille.

— Vous plaisantez ? Je n'ai pas rêvé ce que...

— Je plaisante. C'était donc un soir, et non un matin comme dans votre cas. Il n'y a pas très longtemps, non plus. Mais il pleuvait, ce soir-là. Je n'avais pas de parapluie. J'ai décidé de prendre le métro. Ticket. Barrière. Escaliers. Le quai était désert, à peu de citoyens près. Une rame arrive. Je continue à avancer en attendant qu'elle s'arrête. A ce moment précis, un téléphone se met à sonner, mais je n'y fais pas trop attention. C'est un événement plausible sur un quai de métro. Raisons de service ou dieu sait quoi... Mais ça devient vraiment très digne d'intérêt à la seconde suivante. Voici : les wagons s'immobilisent. Les portes s'ouvrent. Un type descend en tête de train — je vous rassure, pas le genre costume noir, chemise rose ! Le type en question va droit au téléphone, le décroche, écoute, répond quelques mots, et au moment où je m'apprête à monter dans la rame — mais vous n'allez pas me croire ! — il me fait de grands signes d'une main et me crie : "Mademoiselle, c'est pour vous !" en agitant le téléphone qu'il tient dans l'autre.

— Non ?

— Si ! Le temps que j'hésite, les portes s'étaient refermées et la rame enfuie vers le fond du tunnel... Ne restait qu'une vingtaine de quidams fraîchement débarqués et se hâtant vers la sortie. Aucun d'entre eux ne semblait s'étonner de ma situation. Pourquoi auraient-ils pris la peine de s'étonner, d'ailleurs, puisque comme tous les citadins du monde, ils affectaient d'être pressés, et que surtout à l'évidence, "c'était pour moi", donc pas pour eux ? Il ne me restait plus qu'à répondre à l'appel. Je suis allée vers le type au bout du quai, un asiatique sans âge, glabre et tout sourire...

— Allons, bon...

— Comme vous dites. Je n'affirme pas, vous l'aurez remarqué, qu'il était vietnamien. Il m'a très courtoisement tendu le récepteur, m'a saluée d'une petite courbette bien raide, et il s'est éloigné sans un mot. C'était charmant et tout-à-fait stupide. J'ai donc dit : "Allô ?". Une voix d'homme m'a répondu : "Enfin, c'est vous !" — "Qui, moi ?", ai-je répondu. "Vous êtes mieux placée que moi pour le savoir !", a-t-il aussitôt finassé, très suave. Je ne savais que dire. "Vous ne dites rien ?" a-t-il repris. "C'est vous qui m'appelez", lui ai-je retourné, et cette réplique m'a paru excellente, qu'en pensez-vous ?

— Oui, excellente, vraiment excellente. C'est lui qui appelait... Et ensuite ?

— Ensuite, il m'a tenu un long discours enflammé, un peu dans le style de votre alter ego de l'autre matin. A l'entendre, il n'avait pas pu résister au plaisir d'être le premier à m'annoncer la nouvelle, il se réjouissait infiniment pour moi de ce qui n'allait pas tarder à m'arriver — notez que j'attends toujours — bref : j'étais selon lui sur le point de rencontrer l'homme de ma vie, ou quelque chose de cet ordre. Coup de foudre au bulletin météo ! Chaud devant, cœurs braisés ! J'ai ricané, bien sûr. "Non, non, ne vous moquez pas de votre destin, mademoiselle, vous vous souviendrez bientôt de ce que je vous dis là". J'ai fini par protester franchement : "Mais qui êtes-vous donc ? Et comment m'avez-vous contactée ? Comment savez-vous qui je suis ?" — "Mais, mademoiselle", a-t-il repris, la voix mouillée, "ne savez-vous pas encore que l'amour est capable de tous les prodiges ? Croyez-moi, le moment de la rencontre est proche, et vous serez surprise. Vous connaissez cet homme. Je l'ai moi-même récemment croisé. Je sais de quoi je parle. Et lui aussi, à l'heure qu'il est. Parce que, voyez-vous..." mais un nouveau train est arrivé, qui a couvert sa voix. Je ne souhaitais pas vraiment entendre la suite et j'en ai profité pour raccrocher le téléphone et sauter dans le wagon.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout. J'ai seulement oublié de descendre pour prendre la correspondance et, à la station suivante, j'ai décidé de rentrer chez moi à pied, malgré la pluie, qui d'ailleurs avait cessé de tomber.

— Chez vous... où un homme vous attendait ?

— Non, pas ce soir là... Pas ces temps ci...

— Nous devrions, à ce stade de nos récits, marquer une pause, je crois.

— Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— Nous risquons de nous égarer si nous continuons de la sorte.

— Savons-nous vraiment où nous sommes, pour avoir encore ce genre de craintes ?

— Nous devrions le savoir.

— Il n'en est rien.

— Vous avez raison. Nous sommes sous le contrôle de l'étrange. Nous ignorons depuis quelques temps, vous et moi, de quoi sont faites nos rencontres. A vrai dire je ne vous reconnais plus non plus, ce qui — nous devons maintenant l'accepter, je crois — engage l'énigme beaucoup plus loin qu'au point où elle en était quand j'affirmais tout à l'heure ne pas vous connaître. Qu'en pensez-vous, mademoiselle ?

— La leçon de votre fils vient tout juste de commencer. Mon collègue...

— Il est récent dans la maison, n'est-ce-pas ?

— Oui, ses parents sont d'anciens réfugiés du Cambodge. Il est très doué dans son domaine. Les enfants sont enchantés, n'est-ce-pas ? Et aussi les parents.

— En effet. Donc, la leçon vient tout juste de commencer, disiez-vous...

— Tout juste.

— La pièce derrière cette porte est occupée, n'est-ce-pas ?

— Oui. Une autre leçon. Mais celle-là, au bout du couloir, est vide.

— Je vois. Occupons là.

— Laissez-moi le temps de trouver la clé... La voici.

— Je vous suis, mademoiselle.

— Je suis à vous, monsieur.

— Je suis à vous, mademoiselle.

— Je vous suis, monsieur.

**FRÉDÉRIC JÉSU**

**HISTOIRES BRÈVES**  
**La reconnaissance - 1993**

**Licence (CC BY -NC-ND)**



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

**Courriel de l'auteur** : [contact@frederic-jesu.net](mailto:contact@frederic-jesu.net)

**Site officiel de l'auteur** : [frederic-jesu.net](http://frederic-jesu.net)

**© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021**

**Paris, 2020**

**ISBN 979-10-394-0273-6**